

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12<sup>ME</sup> ANNÉE, No 591.—SAMEDI, 31 AOUT 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE MÉTROPOLITE CLÉMENT, CHEF DE LA DÉLÉGATION BULGARE



LE PRINCE FERDINAND DE BULGARIE



LES ÉVÉNEMENTS DE LA BULGARIE.— STAMBOULOF SUR SON LIT DE MORT

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 31 AOUT 1895

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Lédien.—Carnet du *Monde Illustré*. — Poésie : Quinze ans, par Ludo. — Nouvelle acadienne : L'oncle Ben, par Firmin Picard. — Maison paternelle de M. Goyette. — Renseignements divers.—Acadia, par Benjamin Sulte. — Chronique européenne, par Raoul Bresseau.—Les affaires de Bulgarie. — L'art culinaire. — Le coin des enfants : Poésie : Leçon à la poupée, par Jean Aicard ; Les trois roses ; La prière du matin ; En excursion (avec gravure). — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames.—Feuilleton : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Portraits : Le prince Alexandre de Bulgarie ; Le Métropolitain Clément.—Les événements de la Bulgarie : Stamboulof sur son lit de mort.—Beaux-Arts : Conteur d'histoires d'amour.—Illustration du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

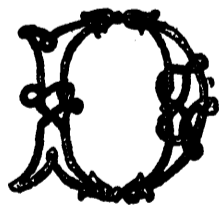
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



E graves nouvelles nous arrivent du haut Saint-Laurent et comme ce grand fleuve est la plus belle de nos voies de communication, le plus important de nos "chemins qui marchent", selon l'expression de Pascal, tout ce qui s'y rapporte nous intéresse au plus haut point.

Obéissant à la loi naturelle des fleuves, notre Saint-Laurent a groupé les premiers colons, porté la civilisation sur ses eaux jusqu'au bout des grands lacs et assuré la prospérité de notre nation ; on peut dire qu'il a été le principal agent de colonisation du Canada.

Il nous est tellement nécessaire que, l'hiver arrivant, quand sa surface s'immobilise, la vie commerciale du pays tout entier s'arrête sur ses bords et semble atteinte de la paralysie qui frappe le fleuve.

Mais les cours d'eau, grands et petits, se transforment, changent leur cours, travaillent sans cesse, ce sont comme dit Paul Bory, les "artères" du globe.

Les fleuves, écrit ce savant, forment une des grandes

forces de la nature ; ils sont une masse continentale en voyage. Leur rôle est d'établir la circulation des solides en contribuant à former de nouveaux continents par le transport des molécules arrachées aux flancs des sommets.

Quand nos artères transportent dans tout notre individu les globules qui font la richesse de notre sang et les matières qui accroissent notre chair, les fleuves, eux, transportent par toute la terre le limon qui rend les eaux fertilisantes et les atomes minéraux qui bâtissent les terres destinées à nos descendants.

Ici comme ailleurs, la vie naît de la mort. L'être vivant se forme aux dépens de ses auteurs ; les terres futures se construisent aux dépens des terres actuelles. Le fleuve est l'agent chargé de renverser les colosses du sol, pour les jeter grain par grain dans la mer ou pour niveler les dépressions.

Comme nos veines et nos artères, qui entretiennent notre existence, mais deviennent à la longue des organes d'obstruction, de même aussi, quand son rôle est fini, quand, usé par sa tâche, il n'a plus ni la force, ni les éléments de vitalité nécessaires pour assurer son œuvre, le fleuve s'assoupit dans la mort ; son cours disparaît et s'efface, son lit s'obstrue. Notre vie, que nous avons dépensée, a servi à perpétuer la race ; le fleuve, lui a édifié de nouvelles terres, comblé des ravins, étendu de riches alluvions là où l'aridité régnait précédemment. Il a assuré des existences nouvelles et contribué pour sa part à ce cycle incessant et admirable par suite duquel, en effet, tout se transforme dans la nature sans qu'il y ait jamais de perte d'aucune sorte ni de création d'élément nouveau.

\*\*\* Cette citation m'a semblé nécessaire pour faire ressortir le travail incessant des eaux, travail qui transforme peu à peu certaines parties de notre pays, et dont nous ressentons parfois violemment les effets, témoins les éboulements de Saint-Alban, etc.

Or, on constate, surtout cette année, que la navigation devient de plus en plus difficile en haut du Saint-Laurent, dans le lac Supérieur d'abord, puis plus bas, dans la partie du fleuve qui part du lac Ontario et va jusqu'aux rapides.

En ce qui concerne le lac Supérieur, la chose n'a rien qui doive nous étonner ; il y a longtemps que l'on constate l'abaissement de son niveau. Ce lac, en effet, laisse tomber des seins de ses eaux des quantités énormes de substances terreuses, de sédiments, qui en exhausent le fond d'une façon notable. Des preuves nombreuses, dues aux couches formées par les cailloux roulés et les coquillages nous montrent comme des gradins marquant les niveaux successifs du lac, et un jour viendra où, s'il n'est pas comblé, il sera du moins réduit au rôle plus modeste de simple lit du Saint-Laurent.

Le lac Supérieur est donc destiné à devenir une immense prairie, dans laquelle nos descendants s'établiront pour la cultiver et y fonder des villes et des villages.

Puis viendra le tour du lac Michigan, le plus profond de tous, ensuite le lac Érié dont la profondeur est très minime—quatre-vingts pieds environ. Les saults Saint-Clair diminueront aussi d'importance, puisque leurs hauteurs additionnées ne s'élèvent pas à plus de trente-trois pieds.

Nous arrivons au Niagara. Ici la masse d'eau est énorme, et si sa hauteur est inférieure à celle de beaucoup d'autres chutes moins célèbres, le courant proportionné au volume du liquide débité entraîne aussi tant de substances terreuses, qu'elles ont un effet direct très important sur le lac Ontario, qui se remplit peu à peu.

Mais c'est surtout à partir de l'endroit où le lac Ontario se déverse dans le Saint-Laurent que l'on constate cet abaissement de niveau dont je parlais tout à l'heure. Cette différence est indéniable et elle existe à tel point que la navigation paraît compromise dans cette partie du fleuve.

Quelle en est la cause ?

Faut-il l'attribuer aux dépôts sédimentaires ?

Mais, alors, comment expliquer un effet aussi subit et aussi grave ?

Certains ingénieurs semblent portés à croire à l'existence d'une circulation souterraine, qui se serait préparée peu à peu et déterminée tout à coup en brisant un dernier obstacle.

Le fait est plausible, on en a de nombreux exemples, car l'eau accomplit sous le plafond terrestre les mêmes travaux qu'elle exécute à ciel ouvert. Elle ronge la roche friable contre laquelle viennent battre ses flots cachés, et la roche, creusée par un effort incessant, laisse un passage qui va grandissant et permet au fleuve souterrain de s'écouler.

Il y a là une question très intéressante à étudier et un fait de la plus haute importance pour notre commerce à élucider.

Le bas du Saint-Laurent, entre Montréal et Québec, se remplit aussi peu à peu, et l'entretien d'une profondeur convenable du chenal est une source de préoccupations constante et de dépenses annuelles considérables.

Il est clair que les rapides situés en haut de Montréal apportent un contingent considérable de matières qui élèvent chaque année le fond du fleuve. Les rivières qui se jettent dans le Saint-Laurent, et entre autres, l'Ottawa, le Richelieu, le Saint-Maurice, la rivière Batiscan, etc., charrient des masses terreuses qui, sous l'influence des courants se déversent dans le chenal qu'il faut débayer sans cesse, sous peine d'empêcher le passage des navires océaniques, dont le tonnage et le tirant d'eau augmentent toujours.

Les Québécois suivent même ce travail des eaux avec un intérêt qui n'est pas sans mélange d'égoïsme bien naturel, car si l'ensablement du lac Saint-Pierre et du chenal s'effectuait de manière à rendre les travaux de débaillement trop onéreux, la navigation de cette partie du fleuve devenant impossible aux grands navires, Québec reprendrait son rang commercial et deviendrait tête de voie ferrée, en même temps que son port acquerrait une immense importance, aux dépens de Montréal.

Vous voyez donc que l'étude de notre fleuve, est l'étude même du problème de notre existence, puisque nous nous sommes établis sur ses rives dans le but de nous servir de ses eaux pour communiquer entre nous, échanger nos produits, vivre enfin.

Quant aux changements qu'il subit, il faut nous y soumettre, car ils découlent de lois générales et inmutables, dont la loi de circulation est une des plus importantes.

Un savant évêque, Mgr Rendu, en a exprimé ainsi les effets :

"L'eau circule de l'Océan dans les airs, des airs sur la terre et de la terre dans les mers. Tous les fleuves entrent dans la mer, et la mer n'en regorge jamais. Les fleuves retournent aux mêmes lieux d'où ils étaient sortis, pour couler encore, dit l'Écclésiaste.

"L'air circule autour du globe et, pour ainsi dire, sur lui-même, en passant et repassant successivement par toutes les hauteurs de la colonne atmosphérique.

"Les éléments de la matière organique circulent en passant de l'état solide à l'état liquide ou gazeux, et de celui-ci à l'état de solidité ou d'organisation.

"Ramenée à chaque partie du tout, la circulation est encore la loi de la vie, le mode d'action employé par la Providence dans l'administration de l'univers. Dans l'insecte, comme dans la plante et comme dans le corps humain, il y a une circulation ou plusieurs circulations de sève, de sang, d'humeurs et de tout ce qui entre dans la composition de l'individu."

C'est cette circulation, limitée à notre fleuve, qu'il nous faut étudier constamment, et je crois qu'il serait bon d'instituer une com

mission, composée d'hommes sérieux et surtout pratiques, chargée d'observer les différents mouvements de notre grande artère commerciale.

On en retirerait certainement des profits.

\* \* A l'extrémité ouest de notre pays, tout là-bas, au-delà des Montagnes Rocheuses, se trouve une contrée peu connue, l'Alaska, où l'on voit d'étranges choses, entre autres le mirage d'une ville, que l'on a vue plusieurs fois dans l'atmosphère, et que l'on a nommée la "ville silencieuse."

C'est généralement pendant les mois de juin et juillet que cette mystérieuse cité fait son apparition, au dessus du glacier de Muir, à 150 milles au nord de Juneau.

M. John White, de la Virginie, dit l'avoir examinée pendant neuf heures, avec une forte lunette. D'après ce voyageur, la ville silencieuse est fortifiée, ses murs sont crénelés et ses cheminées sont surmontées d'abat-vents ; on distingue un grand monument, surmonté de la statue d'un indien en grand costume et coiffé de plumes. Les habitants portent culottes boutonnées aux genoux.

Et les commentaires vont leur train et, l'imagination prenant sa volée, en a déjà fait une ville qui serait située dans le voisinage du Pôle, où se trouverait une région chaude, isolée du reste du monde par une barrière de banquises infranchissables.

Tout cela est bien nébuleux !

\* \* Les lettres, en Canada, s'égarèrent parfois à la poste, j'en sais et vous en ai déjà dit quelque chose ; c'est, paraît-il, une maladie un peu commune aux colonies anglaises, avec cette différence toutefois, qu'ailleurs les missives se retrouvent, ce qui ne se voit pas souvent ici.

On annonce qu'une carte postale envoyée de Madras à Madras, c'est-à-dire d'un quartier de la ville à un autre quartier, en janvier 1887, vient enfin d'être remise à qui de droit, après huit ans et quelques mois de voyage.

Expédiée à un photographe de Mount-Road, à Madras, elle ne trouva pas le destinataire à l'adresse indiquée ; elle se promena de longs mois dans les bureaux, fut mise au rebut, puis reprise par un employé scrupuleux qui la dirigea sur Bombay.

A Bombay, elle ne parvint pas immédiatement au photographe, qui effectivement logeait dans la ville ; elle recommença à errer de mains en mains et de bureaux en bureaux ; couverte enfin de timbres et d'annotations, elle toucha au but.

La précieuse missive contenait ses simples mots :

"Je vous serais très obligé de venir prendre la photographie de ma fille jeudi matin. Je quitte Madras vendredi."

\* \* Si les abonnés du MONDE ILLUSTRÉ possédaient seulement—et je leur souhaite de tout cœur—la diminution que subit l'argent, en une seule année, ils seraient tous riches.

Par diminution, j'entends le frai des monnaies (altération par le frottement) et les pertes dues aux naufrages et aux sinistres, et on calcule que cette diminution est de un pour cent de la masse monétaire du globe.

En évaluant à vingt-cinq milliards (dollars) les espèces que possèdent tous les peuples du monde, ce contingent monétaire perdrait donc tous les ans deux cent cinquante millions, soit, en admettant la répartition que je vous souhaite, vingt-cinq mille dollars pour chaque abonné, en prenant le nombre de dix mille pour base.

En admettant ce calcul, il s'ensuivrait que, un milliard frappé au commencement de ce siècle ne représenterait plus à la fin que 366 millions.

C'est parce que l'on parle beaucoup en ce moment du *nouveau pays de l'or*, que je vous parle de ce qui se perd chaque année.

Bien souvent encore, de nos jours, on entend parler, "par les anciens," dans les veillées au village, des Canadiens qui sont allés chercher fortune en Californie, et l'on cite ceux qui ont réussi, ils sont rares, en oubliant les noms de ceux qui sont morts à la peine ou revenus au pays plus pauvres qu'ils n'étaient partis.

Et quand on parle de cette époque étrange qui a fourni à la légende tant de récits fantastiques, on dit que cela ne se reverra plus et qu'il n'y a et qu'il n'y aura qu'une Californie.

C'est une erreur, le nouveau pays de l'or est le Transvaal, contrée située à près de huit cents milles du cap de Bonne Espérance, dans l'Afrique australe.

Johannesburg, qui a aujourd'hui plus de 75,000 habitants, n'existait pas en 1887.

C'est en 1885 qu'un berger, nommé Arnold, un boër, signala à Henry Struben la présence du minerai précieux en plein désert.

Deux ans après, les mineurs arrivèrent de tous côtés.

Aujourd'hui le désert est habité ; certains chercheurs d'or ont fait fortune, d'autres ont succombé à la peine. Là comme ailleurs, c'est la même vieille histoire.

Puisque nous parlons de ce vil métal—que nous recherchons tous, hélas ! sans grands résultats—pourquoi ne pas citer les noms de ceux qui en possèdent le plus.

C'est un Chinois, Li Hung Chang, qui est l'homme le plus riche du monde ; il possède une fortune que l'on évalue à un peu plus de cinq cents millions de dollars.

Après lui vient John-D. Rockefeller, avec cent quatre vingts millions.

Puis le duc de Westminster, le colonel North, Cornelius Vanderbilt, Woh Qua (un autre Chinois) qui n'ont guère qu'une centaine de millions chacun.

Ne trouvez-vous pas que ces chiffres fantastiques donnent des idées... mais des idées... pas pacifiques du tout.

Que d'or pour un Chinois.

Que de millions ! C'est à en perdre la tête !

### CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Les courses et le concours du Club Nautique, de Mont réal, qui devaient avoir lieu samedi de la semaine dernière ont été remis à samedi, le 31 août, pour cause de mauvais temps.

Québec, qui s'était taillé un joli succès avec son dernier carnaval, a décidé de recommencer, avec le prochain hiver l'organisation est en bonne voie et tout présage des fêtes splendides. La vieille capitale est dans le mouvement.

Notre ancien gouverneur, le marquis de Lorne, gendre de la reine, vient d'entrer dans la politique comme député. Le voilà maintenant qui s'adonne au théâtre. On annonce qu'il a écrit un drame qui a été accepté et sera représenté, l'hiver prochain, par l'un des principaux théâtres de Londres.

Les expositions agricoles et industrielles, que l'automne nous ramène toujours en bon nombre, paraissent se faire légitimes, cette année. Pour ne mentionner que les plus importantes, signalons, avec l'Exposition Provinciale de Mont-

réal l'exhibition régionale des Cantons de l'Est, à Sherbrooke, l'exhibition régionale du sud-est, à Saint-Jean d'Iberville, et l'exhibition régionale du nord-ouest de la province, à Sainte-Thérèse, comté de Terrebonne.

Cette année, dans la province de Manitoba, la récolte des céréales sera, paraît-il, superbe et sans précédents. On estime que vingt-deux mille cultivateurs moissonneront soixante millions de boisseaux de grains, sur un espace de un million huit cent quatre-vingt-sept mille, sept cent quatre-vingt-seize acres de terre ensemencée.

Ceux qui ne se font pas scrupule de trouver parfois que notre clergé catholique est trop grassement rénuméré de ses importants services seront peut-être intéressés et éclairés par le bout suivant de statistiques.

En Angleterre, le salaire des évêques anglicans est payé par l'Etat ; il varie entre \$15,000 et \$75,000. L'archevêque de Canterbury, primat du royaume, reçoit, bon an mal an, \$75,000 ; l'archevêque de York et l'évêque de Londres, chacun \$50,000. Les évêques de Truro et de Wakefield, sont ceux qui reçoivent le moins ; néanmoins, ils touchent chacun la jolie somme de \$15,000 par année.

Deux conventions, fort importantes pour le progrès moral et matériel de notre province de Québec, ont été tenues la semaine dernière.

La première a réuni, au village de Como et à la Trappe de N.-D. du Lac, d'Oka, une quarantaine d'arboriculteurs de Québec et d'Ontario. Les délibérations en ont été des plus attrayantes et très pratiques.

L'autre congrès s'est rassemblé à Saint-Hyacinthe, et il était composé de tous les inspecteurs d'écoles de la province, convoqués par l'honorable surintendant de l'Instruction Publique, M. Boucher de La Bruère.

Là aussi, la discussion a été animée, et les résolutions adoptées ne seront pas sans échos dans le monde pédagogique de notre province.

Le MONDE ILLUSTRÉ reçoit communication de la suivante carte de faire-part :

Les membres de la famille G.-B. Denault, de Salaberry de Valleyfield, ont l'honneur de faire part à leurs parents et amis du mariage de leur frère, J.-M.-Amédée Denault, publiciste, de Montréal, avec Mlle Maria Bernard, de Bel-Œil.

Les membres de la famille Théodule Bernard, de Bel-Œil, ont l'honneur de faire part à leurs parents et amis du mariage de leur fille et sœur Maria avec M. J.-M.-Amédée Denault, de Montréal.

La bénédiction nuptiale a été donnée aux jeunes époux, le mardi matin 27 août 1895, dans l'église paroissiale de Saint-Mathieu de Bel-Œil, par M. le chanoine A.-X. Bernard, vicaire-général du diocèse de Saint-Hyacinthe et frère de l'épousée.

Celle-ci était accompagnée à l'autel par son vénérable père, qui fêtera, l'an prochain, les noces d'or de son mariage.

L'époux avait pour témoin son frère-utérin, M. J.-G.-H. Bergeron, avocat, M.P. pour Beauharnois, vice-président des Communes du Canada.

Nous avons cru devoir transmettre à nos lecteurs cette communication.

Quelques-uns d'entre-eux, estimons-nous, seront contents de pouvoir joindre aux nôtres, à l'adresse du secrétaire de notre rédaction, leurs vœux d'heureux événement pour l'importante démarche qui motive présentement son absence d'au milieu de nous.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—F. X. V., Lac Mégantic. — Nous avons vos photographies ; merci. Nous les utiliserons bientôt.

M. H. G., Saint-Pierre et Miquelon.—Merci des bonnes paroles et des envois annoncés. Il sera fait comme vous désirez. A bientôt une lettre sur les sujets proposés.

M. B. D., Sherbrooke.—Pas mal du tout, la blquette rimée. A l'occasion de notre grande exposition provinciale, dans quelques jours, nous le servirons à nos lecteurs.

L., Ville Blanche.—A mon vif regret, non, ces deux derniers envois ne sauraient passer. Le fond, d'abord, est assez discutable, comme intérêt général pour tous nos lecteurs ; et puis la forme, surtout, est à travailler encore, avec un bon traité de prosodie.

M. D., Varennes.—C'est vrai que cette épître a un cachet assez spirituel, entre intimes. Mais, pour le public cela n'éveillerait aucun intérêt. Nous ne pouvons publier.

## QUINZE ANS

A ma jeune amie, Mlle Amilda L....

Quinze ans ! Tu rêvais à cet âge,  
Quand encore son doux mirage  
Illuminait ton jeune cœur  
De l'étoile du bonheur !

Quinze ans ! Ah ! mais c'est de la vie,  
Crois-moi, la meilleure partie ;  
C'est l'âge de l'illusion,  
Et du cœur naïf abandon.

Quinze ans ! c'est la belle jeunesse  
Avec son dictame d'ivresse,  
Et qui fait naître tour à tour,  
La beauté, la joie et l'amour !

Quinze ans ! c'est la brillante aurore  
Qu'à vingt ans l'ou voit luire encore ;  
Du beau soleil de Cupidon,  
C'est aussi le premier rayon !

Pour te fêter, ma jeune amie,  
Il me faudrait plus d'harmonie :  
Mais ce sont des fleurs de printemps  
Que j'effeuille sur tes quinze ans !

Pour te fêter, ô jeune fille,  
J'avais rêvé d'un beau dactyle ;  
Ces vers hélas ! moins éloquentes,  
N'ont pas l'ardeur de tes quinze ans !

Pour te fêter, — pauvre poète ! —  
Ma lyre se fait interprète :  
Mon cœur lui module ces chants  
Qu'elle ose offrir à tes quinze ans !

Pour te fêter, de mes prières  
Reçois les hommages sincères :  
S'il plaît au Ciel encor longtemps  
Nous rappellerons tes quinze ans !

Ludo.

## L'ONCLE BEN

NOUVELLE ACADIENNE

Dédiée aux vénérables parents du Rév. M. l'abbé A. Thérien



ÉTAIT un rude matelot, que l'oncle Ben ! Quand je dis : rude, je veux dire : fièrement connaisseur de l'art de la navigation.

Il était Acadien, synonyme de brave entre les braves.

Et cela vous étonnera, j'en suis sûr : mais, malgré votre étonnement,

c'est ainsi, et je ne dirai que ce qui est. Or, ce qui est — ou mieux : ce qui était, vu qu'il est retourné à Dieu, auquel il croyait avec la foi vive du charbonnier, encore que cela fit sourire maints esprits forts dont le brave homme se souciait comme une carpe d'une pomme — ; ce qui était, c'est qu'il naviguait *sans boussole* depuis l'âge de raison et l'usage de la même. Il avait eu, en effet, l'insigne faveur, si rare de nos jours, de jouir des deux choses à la fois : et l'âge et l'usage de la raison.

Vous dire qu'il fût lettré, je ne le pourrais, et cela ne vous avancerait quand même à rien. Qu'était-il besoin, je vous le demande, qu'il qu'il fût lettré pour lire dans cet admirable livre ouvert par Dieu à tout homme de bonne volonté : l'Océan ? Et s'il fut lettré, en quoi cela pouvait-il lui nuire ?

C'est du Rév. M. l'abbé A. Thérien, aumônier de la Maison de Réforme, de cette ville, prêtre des plus distingués, aux vastes connaissances, d'une science profonde, d'une vertu éprouvée, que je tiens ce qui va suivre ; il me

pardonna de ne pas apporter moi-même l'action, la chaleur, l'âme mise par lui dans ce qu'il raconte si bien, qu'on est tout le temps sous le charme de sa parole vibrante et pleine d'éloquence.

Les expressions un peu trop... *zouavesques* employées dans ce récit ne doivent être imputées qu'à moi, vieux zouave, plus habitué à nos casernes de Rome qu'aux salons littéraires de Paris. Cela dit, je commence.

Vers 1872, me dit ce vénéré prêtre, témoin de ce que je vais narrer, nous étions assis sur le gaillard d'avant d'un joli trois-mâts voilier, conduit par l'Oncle Ben, capitaine incontestable et incontesté de ce joli navire. Monseigneur l'évêque d'Antigonish, au milieu de nous et dans le plus complet abandon paternel, nous faisait part de ses appréhensions futures : la mer, jusqu'ici, était calme, et une douce brise, empliée des parfums de la rive, disparaissant graduellement à nos yeux, gonflait nos voiles gracieusement arrondies, jouant dans les cordages à la manière de ce qu'elle devait faire pour les harpes éoliennes, d'écolière mémoire.

Ce devait être beau — les harpes éoliennes, s'entend, — si l'on en peut juger par l'harmonie des cordages d'un trois-mâts sans boussole. La boussole eût-elle changé le ton de l'hymne naturel ? — J'ose dire que non, et ne crains nullement vos démentis : car, avez-vous entendu la brise dans les cordages d'un trois-mâts ? et avez-vous oui, parfois, les harpes éoliennes ?... Et cependant, je le répète, elles devaient être bien belles ! et bien souvent, dans mes rêveries d'enfant, j'ai cru en percevoir des échos si suaves !

Trois officiers de la marine anglaise voyageaient avec nous, rejoignant leur port d'attache. Ils n'avaient pas tardé à remarquer l'absence de l'instrument des quatre points cardinaux. On leur avait dit d'avoir foi entière au brave capitaine Ben : mais on pouvait voir, à leurs mines allongées, que cette confiance était terriblement ébranlée depuis leur découverte.

Nous avions quitté Arichat vers le soir ; le but de notre voyage était Boston, c'est-à-dire, une distance de deux cents lieues environ. Notre voilier, fin marcheur, devait nous transporter à destination en neuf ou dix jours. La vapeur en eût mis deux à peine. Mais, dites-le : quel agrément y a-t-il à ne rien voir, à n'entendre que le bruit absolument abrutissant du piston, à ne saisir que le craquement incessant de la carcasse du navire sous l'effort de l'arbre de couche de l'hélice, et, par moments, ce sourd et énervant mugissement du trop plein de vapeur s'échappant au-dessus des têtes et vous couvrant de larges gouttes d'eau, pas toujours très propres, et toujours (cela, j'ose l'affirmer), toujours intempestives ? Couper la vague comme par un bélier gigantesque lancé dans ce mur liquide : quel charme là-dedans ? — Oh ! le voilier, fin, élancé, aux flancs délicatement cintrés, gravissant péniblement la montagne d'eau, et tout à coup, d'un seul coup, s'affalant au fond du large sillon, vous donnant cette sensation du sol manquant sous vos pieds dans un sinistre cauchemar ; voilà le vrai mode de naviguer ! — Vous n'aimez point cela ; il vous faut aller vite, les beautés de la nature ne vous émeuvent aucunement, car pour vous, *time is money* !

Tant pis pour vous ! Je vous plains de tout mon cœur, et crains pour votre sociabilité : celui que les grands spectacles de la nature trouvent indifférent est bien près de n'avoir plus de cœur. — Affaire de goût, direz-vous ? — Non, non ! La nature nous a été donnée comme le plus admirable moyen de former notre croyance en Dieu, d'aimer les autres, de nous connaître nous-mêmes. L'homme est

créé pour ses semblables, chacun se doit à tous : malheur à l'égoïste !

Tout cela — allez-vous dire — tout cela pour un voilier ? — Que voulez-vous ? Je suis un peu philosophe ; dans une voile déchirée et rapiécée par l'inhabile grosse main du marin, si je vois une raison de courir une bordée contre un travers quelconque, pour moi surtout, j'oriente ma voile et me laisse entraîner. M'en voulez-vous de cela ?

Il était calme, d'un calme reposant et communicatif (c'est de l'oncle Ben que je parle). Mais la tempête venait de s'élever, et nous allions où le vent nous emportait. Comment diriger dans de pareils chaos ? — Les vents se mêlaient aux vagues : étaient-ce celles-ci qui hurlaient lamentablement à nos oreilles assourdies, ou étaient-ce ceux-là qui clapotaient en s'entrechoquant dans la membrure décharnée du bâtiment ? — Les mâts, vraiment, avaient l'air de grands arbres desséchés, tendant à l'âpre bise leur squelette dénudé. Et les vergues battaient les mâts avec ce bruit lugubre de pelletées de terre que le fossoyeur jette, insouciant, sur celui dont l'éternité vient de commencer.

Les cordages, coupant les vents et les vagues bondissant par dessus le léger navire, sifflaient comme des fouets à cent lanières maniés par une main de géant ; les mâts, courbant leurs cimes flexibles, gémissaient avec une tristesse à vous arracher des larmes ; la coque du navire, secouée par les éléments démontés, craquait avec de sinistres grincements... Dieu ! que c'était donc magnifique-ment terrifiant !...

Envoyés d'un bord à l'autre par le roulis, ou jetés d'une cloison contre l'autre par le tangage, tantôt nous nous rencontrions dans des embrassements par trop expansifs, tantôt nous nous heurtions dos à dos au grand détriment de nos côtes ! Et dans ces contorsions, qui nous eussent prêté à rire en tout autre circonstance, nous haletions nos dernières prières, demandant à Sa Grandeur sa bénédiction pour le grand passage...

Mais lui, il était calme, l'Oncle Ben, d'un calme à vous donner la tentation de le battre au milieu d'un tel ahurissement ! Devinait-il nos pensées ? Son sourire indulgent avait l'air de nous narguer, et je croyais lire clairement dans ses yeux : "Pauvres gens de terre, qu'êtes-vous en regard d'un homme de mer ?"

Et la tempête et l'océan s'entrechoquaient toujours, secouant, fatiguant, martelant le joli voilier.

Si le vent venait à tourner, comme c'était fort probable, nous étions brisés à la côte !

Monseigneur, dès les premières vagues, avait ressenti ces tiraillements étranges, ces contractions des muscles de l'estomac, précurseurs du mal atteignant tous ceux qui n'ont jamais navigué, et parfois même les vrais marins. Sa Grandeur avait dit n'avoir jamais éprouvé la moindre envie du mal de mer ; aussi, s'efforçait-elle de nous cacher le malaise grandissant. Mais allez donc empêcher la pâleur de vous couvrir le visage ; essayez donc de retenir ce... flot montant, montant, jusqu'à ce que — et c'est rapide ! — vous soyez vaincu !

Les officiers de la marine anglaise avaient, dès le commencement, considéré tout ce qui se passait à bord.

— Larguez les voiles ! crie l'Oncle Ben.

C'était folie ! Donner de la toile par une tempête semblable ? Où donc avait-il l'esprit, ce vieux nigaud de capitaine ? Avec mille peines, les matelots parviennent à exécuter l'ordre de leur chef. On voit qu'ils l'aiment. Vingt fois, nous les croyons emportés par le vent, balayés par les paquets de mer. Pas un ne manque ! Sous sa charge de voiles, le trois-mâts a voulu tourner sur lui-même ; un

coup de gouvernail le ramène au devoir et lui rappelle qu'il doit obéissance à l'homme... après Dieu. Il obéit au moindre coup de la barre ; avez-vous jamais vu des hommes aussi intelligents que cette matière ? Je vous avoue, pour ma part, n'en connaître point. Chacun apporte, dans son obéissance, la plus grande mauvaise volonté possible, l'arrière-pensée la plus désagréable pour le maître ou les parents.

Les trois officiers semblent se concerter. L'état du ciel indique bien une vraie tempête, officiers et matelots sont d'accord pour dire qu'elle sera violente. Profitant d'un moment de répit dans son mal, Monseigneur demande à l'oncle Ben, passant près de nous :

—Y a-t-il quelque danger, capitaine ?

—Jusqu'ici, aucun, Monseigneur, répond le marin.

—La tempête est-elle dans toute sa force ?

—Elle ne fait que de commencer, riposte le capitaine, en riant.

Et il s'en va tranquillement, oh ! mais, avec une tranquillité qui nous exaspère !

Les éléments redoublent de fureur. S'engouffrant dans la voile tendue, le vent fait plonger tout l'avant du navire et l'on croirait à chaque instant qu'il va sombrer. La charge de voiles le fait canarder coup sur coup. Vous avais-je dit que nous avions vent arrière ?— C'est très important, encore que vous n'y attachiez aucune importance. La raison en est toute simple : le vent venant de terre, nous poussait en pleine mer. Or, notre vieux loup ne cherchait que cela, paraît-il : alarguer le plus loin possible. Ceux qui ne foulent que le plancher des vaches, suivant la noble expression des marins, ne savent pas le plaisir éprouvé en pleine mer par une tempête à vous décorner les bœufs, suivant la non moins noble expression de nos excellents naturels.

*Pierre Goyette*

à suivre

#### MAISON PATERNELLE DE M. GOYETTE

(Voir gravure)

On déplore, et avec raison, l'émigration en masse de nos compatriotes dans la grande République voisine ; mais, si quelque chose pouvait tempérer l'amertume de nos regrets, c'est bien le fait qu'en traversant les frontières nos bons Canadiens n'oublient pas le sol qui les a vus naître.

Souvent on les entend chanter, à l'étranger, pour tromper leur ennui et bercer leur nostalgie : *Sol canadien, terre chérie*, ou : *Un Canadien errant*.

Souvent aussi, quand ils le peuvent, ils reviennent volontiers visiter les endroits où planent pour eux les souvenirs de l'enfance, "souvenirs qui ne s'effacent jamais," comme dit une chanson.

M. Pierre Goyette est un de ces Canadiens bien nés, qui ont émigré par la force des circonstances, mais dont le cœur est encore sensible aux charmes de la patrie absente.

Prenant le chemin de l'exil il y a cinquante ans, M. Goyette alla s'établir d'abord dans l'Etat de New-York, puis, en 1865, à Holyoke, Mass.

Cette ville n'était alors qu'un modeste village, mais depuis elle a pris les proportions d'une grande ville, célèbre, par tout le monde, pour ses fabriques de papier.

M. Goyette eut le bonheur de voir croître sa fortune avec celle de la ville, et aujourd'hui il est un des Canadiens les plus prospères de

Holyoke, où il y a pourtant un si grand nombre de nos compatriotes qui ont su, par leur industrie et leur économie, réaliser un beau pécule.

Désireux de conserver dans sa famille des souvenirs tangibles de sa paroisse natale, M. Goyette est venu dernièrement la visiter, et, s'étant assuré les services des habiles photographes, MM. Laprés & Lavergne, il est allé à Saint-Bruno, P.Q., faire prendre une vue de la maison paternelle et de ses dépendances, bâties il y a quatre-vingt-dix ans, par son père lui-même, qui s'appelait aussi Pierre Goyette, né à Montréal en 1785.

C'est cette photographie que nous reproduisons, aujourd'hui, dans une autre page.

#### RENSEIGNEMENTS DIVERS

Il y a deux drôles de types à Buffalo. Ce sont deux épiciers, associés depuis vingt-cinq ans et qui n'ont jamais eu de tenue de livres. Ils ne vendent qu'au comptant et tous les soirs, ils se partagent la recette, chacun emportant sa moitié dans ses poches. Quand on leur présente un compte à payer, une traite, n'importe quoi, chacun en paie la moitié, et si l'un des deux n'a pas assez d'argent sur lui, le paiement est remis à un autre jour. Ces deux associés ne se prêteraient pas une piastre l'un à l'autre pour aucune considération.

Cette locution : "il sait lire et écrire" est parfaitement exacte ; parce qu'on apprend d'abord à lire et ensuite à écrire. On pourrait très-bien se contenter de savoir lire, sans chercher à apprendre à écrire. Par contre, cette autre locution, non moins employée que la première : "il ne sait ni lire, ni écrire," est on ne peut plus inexacte, parce qu'évidemment celui qui ne sait pas lire, ne sait pas écrire non plus. Lorsqu'on a dit qu'un homme ne sait pas lire, il est parfaitement inutile d'ajouter qu'il ne sait écrire. Ça va de soi. On devrait, par conséquent, renverser les deux termes de cette locution et dire : "il ne sait ni écrire, ni lire"

Les maîtres d'écoles, à Mexico, ont une cu-

rieuse façon de se déclarer satisfaits de leurs élèves ; il leur accordent la permission de fumer un cigare pendant la leçon.

Lorsque la classe entière a fait preuve de zèle et de savoir, le maître autorise une fumerie générale. Et les petits Mexicains allument aussitôt leur *panatella*.

Inutile d'ajouter que le professeur donne l'exemple, en fumant un cigare de dimension et de qualité proportionnées à sa position sociale supérieure.

En outre, il a seul le droit de boire. A son côté repose une cruche de *poulqué* que les parents se disputent l'honneur de remplir. Cette liqueur remplace avantageusement pour lui le classique verre d'eau de nos professeurs.

Après tout, la méthode des écoles mexicaines n'est peut-être pas plus mauvaise qu'une autre. Mais, qu'en diraient les membres de la Société contre l'abus du tabac ?

M. Ch. Rabot vient de publier, dans la *Revue contemporaine*, la relation d'un voyage des plus hardis accompli pendant l'été de 1893 par deux Norvégiens et un mousse, et qui fera rougir ceux qui éprouvent quelque serrement de cœur quand ils affrontent les grands navires modernes.

Ces deux hommes ont fait, dans une embarcation non pontée, la traversée de Norvège au Spitzberg. Repartis dans leur canot, après une heureuse campagne de chasse, ils étaient arrivés en vue du cap Nord lorsqu'une tempête les repoussa en pleine mer. Les malheureux restèrent plusieurs jours entre la vie et la mort, et finalement retournèrent au Spitzberg réparer leur frêle esquif, disloqué par les lames. Sur ces entrefaites, ils furent bloqués par les glaces et contraints à un hivernage sur cette terre. Les deux Norvégiens ne possédaient aucun approvisionnement. Réfugiés dans la maison du cap Thorsden, ils réussirent à vivre des produits de leur chasse, et, après des privations terribles, revinrent, l'été suivant, en Norvège. A coup sûr, ce voyage est une des aventures maritimes les plus extraordinaires

Le houblon est une plante très vivace. Cependant, il n'est bon qu'à mettre en bière.



SAINT-BRUNO.—MAISON PATERNELLE DE M. PIERRE GOYETTE.—Photo Laprés & Lavergne



*Edouard Richard*

“ ACADIA ”

I



USQU'À présent, nous n'avions pas l'explication détaillée des événements qui ont abouti à cette fameuse expulsion des Acadiens, qui a tant préoccupé le monde des lettres. Chacun avait imaginé une manière de tout expliquer, mais personne encore ne pouvait

nous fournir la clef qui ouvre les portes mystérieuses du passé. Il y régnait un mystère dans le narré des faits. A quoi l'attribuer ? M. Edouard Richard s'est donné la mission d'en découvrir la cause—et il a trouvé ce qu'il cherchait.

La supercherie a joué un rôle dont nous avons été dupes dans cette affaire. M. Richard prouve que les écrivains qui ont connu les pièces favorables à la cause des Acadiens les ont laissées dans l'ombre. Voilà pourquoi il met au jour deux volumes qui vont confondre les conspirateurs, tels que Akins et Parkman, dont les travaux ont eu pour objet de fabriquer une fausse croyance à l'égard de la conduite des Acadiens.

Résumons en quelques lignes la situation de ce peuple, après qu'il eût été livré à l'Angleterre, par le traité de 1713.

Sa première pensée fut de quitter l'Acadie (Nouvelle-Ecosse) et d'aller rejoindre ses frères du Cap Breton—mais Vetch, le gouverneur, ne voulut pas entendre parler de ce dé-

part. Ceux qui remplacèrent Vetch agirent de même. Les Acadiens demandèrent à partir sur des vaisseaux anglais ; on leur en refusa la permission. Ils prièrent que l'on autorisât les Français à les venir chercher ; ceci ne fut pas accepté. Ils se construisirent des barques pour prendre la mer, en côtoyant les côtes ; les barques furent saisies. Ils ouvrirent des routes, au bassin des Mines et à Port-Royal, pour charroyer leurs effets jusqu'à proximité des transports par eaux ; les routes tombèrent sous la condamnation des autorités. Enfin, voulant, coûte que coûte, ne pas rester sous le joug de ceux qui les traitaient “ comme des nègres,” ils offrirent de tout abandonner, de partir de chez eux les mains vides et de laisser au vainqueur terres, maisons, mobiliers, animaux, tout ! afin d'être libres d'aller où bon leur semblerait ; défense fut faite de bouger, et l'on édicta une peine contre les propriétaires de navires qui favoriseraient l'émigration de ces braves gens.

Pourquoi donc ces horreurs ? Les hauts fonctionnaires de la colonie ne se gênent pas pour l'expliquer—et les écrivains coupables que M. Richard dévoile, ont eu le soin de ne point parler de cela. Il y avait au fond de cette politique des gouverneurs une question d'intérêt matériel.

Ce sont les gens du Massachusetts qui ont mené les affaires de l'Acadie, de 1710 à 1775. Ce sont eux qui avaient besoin de la présence des Acadiens pour les protéger contre les Sauvages, pour nourrir leurs garnisons, pour faire aller le commerce, pour peupler le pays. Ces différents points sont clairement exposés dans les documents que M. Richard nous montre. Cette vérité est maintenant éclatante : elle

renverse la vieille histoire du serment d'allégeance qui nous a bercés depuis un siècle et qui n'arrive plus sur la scène que sous la forme d'un truc vulgaire. Les gouverneurs écrivaient qu'il serait bon de toujours insister pour obtenir des Acadiens ce serment qui répugnait à la plupart d'entre eux (car ils voulaient s'en aller du pays) et que la principale question semblerait ainsi concentrée sur une simple formalité, tandis que l'on attendrait l'arrivée et l'établissement dans la colonie de sujets anglais qui remplaceraient les Acadiens. Mais il fallait garder les Acadiens tant que les nouveaux colons ne seraient pas installés.

—Et alors, oh ! nous les ferons déguerpir !

Le lecteur m'arrête ici et me demande si je n'exagère pas l'expression des gens du Massachusetts. Non, certainement : ils écrivent ces infamies en toutes lettres lorsqu'ils parlent des Acadiens.

L'exportation du peuple acadien, exécuté en 1755, était déjà conçue en 1720. En 1720 on espérait se procurer bientôt un bon nombre de cultivateurs anglais pour remplacer les Acadiens et, comme le dit Garneau, les gens du Massachusetts convoitaient les belles fermes des colons français, mais les Anglais n'arrivaient pas assez vite, il fallait retarder l'expulsion des anciens possesseurs du sol. Le projet de 1720 ne devint exécutable que trente-cinq ans plus tard. Voilà la froide et cruelle politique des maîtres de l'Acadie.

La divulgation de ces menées criminelles produit un effet inattendu sur nous : le gouvernement britannique n'entre pour presque rien dans la responsabilité de ces actions. L'affaire s'est tramée parmi les gens du Massachusetts, lesquels, avant 1720, ne voulurent pas laisser partir les Acadiens et ensuite se déterminèrent à les chasser de chez eux dès que les colons anglais seraient assez nombreux pour subsister par eux-mêmes.

Le traité de 1713 a été ouvertement méconnu par tous les gouverneurs de l'Acadie, jusqu'à la mort de Lawrence, en 1760. Les Acadiens étaient prisonniers dans leur propre pays et néanmoins passaient aux yeux de l'Angleterre pour avoir adopté carrément les conséquences de leur situation. Les gouverneurs écrivaient aux ministres que, nulle part on ne trouvait un peuple plus tranquille, plus fidèle à ses devoirs, plus moral, moins incommode à gouverner, mais ils ne disaient pas que ce peuple avait toujours voulu partir et qu'on avait mis embargo sur tous ceux de ses mouvements qui tendaient à quitter la colonie.

En 1730, les Acadiens avaient prêté le serment de fidélité, avec la réserve que, le cas de guerre advenant, on ne les obligerait pas à prendre les armes contre la France ou contre les Sauvages.

Vers 1740, les terres des Acadiens étaient morcelées à l'infini ; ils demandaient de nouvelles concessions, mais on leur répondait que le gouvernement n'en accordait pas aux catholiques.

D'autre part, les protestants ne se pressaient pas de s'établir dans la colonie, par crainte des Sauvages.

Les prêtres qui allaient en missions chez les Acadiens, ou qui résidaient parmi eux, étaient des Français, dont la situation n'était pas rassurante, au milieu d'une administration anglaise et protestante, qui savait que, forcément, ces prêtres étaient en rapport avec les Français du Canada, de l'île Saint-Jean et du Cap Breton. On voit des gouverneurs comme Armstrong, qui travaillaient à imposer aux Acadiens des prêtres irlandais et même des pasteurs protestants, mais français !

La guerre de 1744-48 donna aux Anglais l'appréhension que les Acadiens pourraient se

soulever ; néanmoins, ceux-ci restèrent fidèles à leur serment et furent vraiment des "neutres," selon le terme consacré à leur égard. Ils étaient dix mille âmes et les Anglais deux mille.

Selon la coutume qui durait depuis 1710, les autorités de la colonie, surtout Shirley de Boston, s'évertuèrent à décrire sous des couleurs lamentables, la question acadienne et à proposer le renvoi des prêtres, des mesures de restriction, puis la déportation pure et simple. Mais, à l'honneur des ministres du roi, ces projets furent toujours désapprouvés. Le duc de Newcastle écrivit, en 1747, à Shirley, d'avoir à annoncer officiellement aux Acadiens que les bruits de déportation qui couraient étaient sans fondement et que leur religion continuerait d'être respectée.

Les deux volumes de M. Richard sont pleins des subterfuges employés par les gouverneurs pour tromper les Acadiens et les forcer à rester sur leurs terres. En 1750, une partie de ces braves gens demandèrent la permission de tout abandonner et de partir les mains vides. Cornwallis leur répondit : "Semez d'abord vos champs, ensuite nous verrons." Bien entendu qu'ils ne reçurent jamais la permission de quitter le pays. On était cependant à la veille de la déportation violente, implacable, inhumaine, que tout le monde connaît.

*Benjamin Sulte*

## CHRONIQUE EUROPÉENNE



ARDI, 6 août dernier, a été célébré, à l'église de Saint-Pierre de Chaillot, au milieu d'une assistance très élégante et très distinguée, le mariage du marquis de Biliotti avec mademoiselle Graziella Le Duc, sœur de

madame Heddle, de Paris, et de notre compatriote M. Le Duc, de la Patrie, de Montréal.

Les témoins de la fiancée étaient : M. Hector Fabre, commissaire-général du Canada à Paris, et le comte de Sesmaisons, ministre plénipotentiaire ; pour le fiancé : le marquis de Monteynard et le comte Noblet, son cousin.

Nous offrons nos vœux de bonheur à notre jolie compatriote et à M. le marquis de Biliotti.

\* \*

Notre ami, le sympathique écrivain français, Charles Fuster, vient de faire paraître *L'Âme endormie*, très jolie pièce en vers, représentée au Théâtre des Lettres, en avril dernier.

Le fécond conférencier du Théâtre Vivienne avait déjà publié, il y a à peine deux mois, *En vivant et Mes sonnets*, deux œuvres admirables.

J'aurai le plaisir de vous reparler de M. Charles Fuster, dans quelques semaines.

\* \*

J'ai lu avec une joie profonde : *Crime et rédemption* (1), drame en cinq actes, signé par M. Léonard Rivière, le très distingué directeur de la *Revue Française*, de Paris ; les *Essais satiriques* (2), poèmes et sonnets du

critique toulousain, M. Maxim Drivard ; et les trois poétiques œuvres : *Vigiles*, *Jonchée* et *Fleurs d'Ogive* (1), de mon brillant confrère de la *Revue Française*, M. Edouard Michaud.

Mes sincères remerciements à MM. Rivière, Drivard et Michaud qui ont bien voulu m'adresser leurs si intéressants livres, sur lesquels je ferai, bientôt, une étude spéciale.

\* \*

Un compatriote, naturalisé Français depuis dix-huit ans, M. Emilien Marceau, qui a déjà été deux fois candidat à la députation de France, contre le célèbre Maurice Barrès, doit fonder prochainement un grand journal politique et littéraire : *l'Echo de Neuilly*, avec un programme républicain-catholique.

Le chef de la maison d'imprimerie "E. Marceau & Cie", se préoccupe aussi beaucoup des intérêts de la classe pauvre.

Nous souhaitons le succès à notre remarquable et intelligent compatriote qui a su se faire, à Paris, une position enviable.

\* \*

MM. les docteurs Albert Lesage et E. Dubé viennent de passer de brillants examens sur la médecine générale.

\* \*

M. l'avocat T. Brosseau, de la société légale "Bisaillon, Brosseau et Lajoie", de Montréal, vient de remporter un beau succès oratoire, en Angleterre, où il était aller plaider une cause très difficile.

M. Brosseau s'est embarqué le 24 août pour retourner au Canada.

\* \*

Dans un récent discours au Grand-Hôtel, M. Catulle Mendès disait : "Je ne suis pas une gloire de la France, mais j'ai mon mérite, et je sais déjà ce qui m'attend après ma mort. On m'élèvera peut-être une petite statue, à côté de mon bien-aimé maître Théodore de Banville, et quelques unes de mes poésies seront, par-ci, par-là, reproduites dans une anthologie quelconque..."

En lisant ces paroles gonflées d'orgueil, je me suis rappelé—en comparant les deux hommes—ces lignes de l'immortel Lamartine, dans son *Voyage en Orient* : "Dieu, Amour et Poésie, sont les trois mots que je voudrais seuls gravés sur ma pierre, si je mérite jamais une pierre."

Et pourtant, quelle différence dans les deux écrivains ! Le premier n'est qu'un talent ordinaire, et le chantre d'Elvire reste encore et toujours le génie poétique de la France.

RAOUL BRESSEAU.

Paris, août 1895.

## LES AFFAIRES DE BULGARIE

(Voir gravures)

Il semble que la tragique disparition de M. Stamboulof, qu'une de nos gravures représente sur son lit, atrocement mutilé, les deux mains coupées et clouées à la draperie, rappelant éloquentement toute l'horreur du sombre drame de Sofia et la fureur des assassins, ait été le signal d'un rapprochement entre la Bulgarie et la Russie, que la politique de cet homme d'Etat russophile avait combattu avec acharnement au nom de l'indépendance bulgare.

Presque au même temps où l'ancien dictateur de Bulgarie tombait victime d'une féroce vendetta politique, une délégation bulgare,

ayant à sa tête le métropolitain Clément, le chef de l'Eglise orthodoxe de Bulgarie, où il exerce une grande influence politique à la tête du parti russe, se rendait en Russie et déposait une couronne sur la tombe d'Alexandre III. Le métropolitain et ses collègues ont reçu des Russes le plus chaleureux accueil, et leur retour en Bulgarie a été marqué par des manifestations russophiles enthousiastes.

Cette évolution de l'opinion bulgare et la mort de l'homme politique qui personnifiait les tendances anti-russes en Bulgarie paraîtraient devoir faciliter quelque peu le rôle, jusqu'à présent si difficile, du prince régnant de Bulgarie, Ferdinand de Saxe-Cobourg.

On se souvient dans quelles circonstances le prince Ferdinand, qui est le plus jeune fils du prince Auguste de Saxe-Cobourg et de la princesse Clémentine de Bourbon-Orléans, fille du roi Louis-Philippe, prit en mains les rênes du gouvernement en Bulgarie.

Le prince Ferdinand a épousé, en 1893, la princesse Marie-Louise de Parme, fille du duc de Parme de la maison de Bourbon.

## L'ART CULINAIRE

*Pain de choux-fleurs.*—Faire cuire les choux-fleurs à l'eau, bien les égoutter. Tremper de la mie de pain dans du lait, mélanger les choux-fleurs avec quatre jaunes d'œufs, battre les blancs en neige. Mélanger le tout et le faire cuire au bain-marie, bien beurrer le moule avant d'y mettre la préparation.

Laisser cuire une heure et servir avec une sauce blanche ou une sauce tomate.

*Pour conserver les pêches.*—Voulez-vous pouvoir, en toute saison, offrir à vos invités et déguster vous-même ce fruit exquis qui est la pêche ? Procurez-vous-en dès aujourd'hui ; choisissez des fruits pas trop mûrs, exempts de toute tare, enveloppez-les dans une feuille de papier mousseline, trempez-les dans un bain tiède de cire à cacheter les bouteilles. Préservé ainsi contre l'action destructive de l'air, ce fruit délicieux peut se conserver pendant plusieurs mois.

*Dauphiné : Soupe au fromage.*—Disposer par couche, dans une terrine allant au feu, des tranches de pain et du fromage râpé. Emplir le vase de bouillon, ou d'une soupe à l'oignon ordinaire, si l'on veut le maigre. Remettre au feu pendant quelques minutes et manger très chaud.

*Mousse au chocolat.* (*Entremets vite fait*).—Prendre 4 blancs d'œufs, les battre en neige très ferme, y ajouter 4 cuillerées de sucre en poudre vanillé, une tasse de chocolat, dissous dans aussi peu d'eau que possible et qu'on a fait refroidir. Bien mélanger ce chocolat épais aux œufs battus en neige, et mélanger vivement en évitant un endroit chaud. Dresser dans un compotier.

*Lapin à l'anglaise.*—Prenez un jeune lapin, remplissez l'intérieur avec une bonne farce, moitié chair à saucisse, moitié pain ; lardez et faites rôtir vingt-cinq minutes, au four, en arrosant de beurre. Garnissez d'une purée d'oignons.

Ne manquez pas de vous procurer les ouvrages suivants : les *Farces de Piron* (10c), *l'Ami des salons* (10c), les *Lettres d'un étudiant* (10c), *Un disparu* (10c), le *Pater* (10c), la *Petite* (5c), le *Grand horoscope des dames* (10c), la *Clé des songes* (5c), les *Loisirs d'un homme du peuple* (50c). G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.

(1) Chez Tresse et Stock, éditeurs, Galerie du Théâtre-Français, à Paris.

(2) Imp. H. Dion, 37, rue de Château-Landon, Paris.

(1) Editées à la Bibliothèque des Modernes, 40, rue Milton, à Paris, France.







TOIRES D'AMOUR.—TABLEAU DE C. LAURENTIN.

## LE COIN DES ENFANTS

## LEÇON A LA POUPÉE

Je vous trouve, ma poupée,  
Bien souvent inoccupée.

Il faut vous prendre le bras  
Pour vous faire faire un pas.

Vous souriez d'un air bête  
Sans même bonger la tête.

Vous dites toujours : " Demain !"  
Jamais une aiguille en main !

Vous n'aimez que la toilette,  
C'est laid d'être si coquette !

Prenez un peu ce balai,  
Et balayez, s'il vous plaît !

Lavez-moi cette vaisselle,  
Vivement, mademoiselle !

Ecumez le pot-au-feu !  
Remuez-vous donc un peu !

Mon mari, votre bon père,  
Travaille assez, lui, j'espère !

En entrant il doit avoir  
Sa soupe chaude, le soir.

Regardez notre voisine,  
Comme elle tient sa cuisine,

Sa chambre, son linge et tout !...  
Vous devez rougir beaucoup.

Une fille adroite et sage  
Aide sa mère, à votre âge ;

Et je vous battrais, je crois,  
Si vous n'étiez pas de bois.

JEAN AICARD.

## LES TROIS ROSES

Par une belle matinée de juillet trois roses s'étaient éveillées sous les premiers rayons de l'aurore. L'aînée brillait de toute sa beauté ; la seconde venait de s'entr'ouvrir et la troisième allait sortir de son calice. Ces trois roses habitaient la même charmille, se balançant sur la même branche, et penchées l'une vers l'autre, elles s'entretenaient ainsi :

— Mes sœurs, dit l'aînée, nous voilà déjà grandes ; il est temps que nous choissions une destinée, que le jour ne finisse pas sans que nous ayons chacune une place dans le monde. Pour moi, ajouta-t-elle, je serais heureuse si je quittais notre charmille et si j'allais danser, au bal, et répandre mon parfum dans les cheveux d'une belle fille de vingt ans.

— La Vierge et les Anges me préservent d'un pareil sort, dit la cadette, ainsi que vous, ma sœur, je serais bien heureuse de quitter notre charmille ; mais je voudrais aller au milieu d'un temple et renfermée dans un vase sacré ne répandre mon parfum que pour Dieu seul.

— Vous voulez donc m'abandonner, dit la plus jeune en versant une larme semblable à une goutte de rosée, car je dois rester dans notre charmille, je veux vivre et mourir sur la branche à laquelle je dois le jour. Eh ! je serais heureuse si je pouvais toujours jouir de la vue du ciel et de la terre, et répandre mon parfum sur tout ce qui m'entoure.

Trois jeunes filles, trois sœurs, descendaient au jardin se tenant par la main. La première cueillit l'aînée des roses, et rentra dans sa chambre pour faire sa toilette pour aller au bal. Le même soir, l'autre cueillit la seconde et la porta à la statue de la Vierge. Mais la

plus jeune s'arrêta devant la rose restée seule, la désarma de ses feuilles jaunes et l'abrita sous une branche en lui disant :

— Toi, la plus belle des fleurs, reste l'ornement de notre jardin, réjouis la vue de mon père, charme l'odorat de ma mère, et, par reconnaissance, je viendrai chaque jour t'arroser d'une eau fraîche et limpide.

Ainsi, les trois roses eurent le sort qu'elles avaient désiré. L'une brilla quelques heures sous le lustre du bal, et le lendemain elle était fanée. L'autre brilla plus longtemps dans le vase sacré, mais la terre et le soleil lui faisaient défaut, elle se flétrit. Seule, la rose du jardin vécut la vie d'une rose. Puis, quand ses pétales tombèrent, au fond de son calice il se forma des graines qui se répandirent sur la terre et donnèrent des roses à leur tour.

En toute chose, il faut considérer la fin.

## LA PRIÈRE DU MATIN

Cunégonde était une veuve très pauvre, mais très pieuse. Elle ne manquait jamais, avant de se placer à son rouet pour commencer son travail journalier, de faire avec recueillement sa prière du matin, dans la seule petite chambre qu'elle occupât ; puis, elle lisait dans son livre de dévotion le passage désigné pour chaque jour du mois.

Elle venait, un matin, de lire un passage qui recommandait la charité.

— Hélas ! mou Dieu, disait-elle en soupirant, comment serais-je à même de faire du bien à autrui ? Je n'ai pour gagner ma vie que mon rouet, et à peine peut-il me procurer le pain quotidien. Voilà l'hiver qui s'approche, et je n'ai pas la moindre provision de bois. Déjà mes doigts se raidissent de froid dans ma chambre sans feu, tellement qu'à peine je puis filer. Mon loyer n'en plus n'est pas encore entièrement payé. Je serai bientôt obligée de demander moi-même l'aumône aux personnes charitables.

Cependant, elle se mit à réfléchir et à chercher comment, malgré sa propre misère, elle pourrait encore faire une œuvre de charité. Alors, elle se rappela qu'une de ses amies d'en-

fance, qui demeurait à l'autre bout de la ville, et qui était âgée et aussi pauvre qu'elle, se trouvait malade depuis longtemps.

— J'irai la voir aujourd'hui, dit-elle ; je puis aussi bien filer là qu'ici, et si je ne suis pas en état de lui offrir des secours, au moins puis-je peut-être adoucir ses chagrins et ses souffrances par quelques bonnes paroles consolantes.

Elle prit dans son armoire les deux seules pommes qu'elle possédait pour les porter à la malade, et se mit en chemin avec son rouet sous le bras.

La malade eût une vive joie de revoir son ancienne amie.

— Imagine-toi, Cunégonde, ce qui m'est arrivé depuis que nous nous sommes vues ; j'ai fait un héritage de quelques centaines d'écus. Serais-tu disposée à venir demeurer chez moi pour me soigner ? Tu pourras t'épargner alors des frais de loyer et de chauffage ; ton rouet et mon petit héritage suffiraient bien pour nous nourrir toutes deux.

Cunégonde accepta la proposition avec joie, alla tout de suite s'établir chez son amie et goûta, pour la première fois depuis longtemps, un sommeil exempt de peines et de soucis. Bien souvent encore elle se répétait ce passage de son livre de prières qui lui avait procuré ce bonheur inattendu :

Que chaque jour amène une œuvre charitable,  
Notre jour sera beau, notre nuit agréable.

## EN EXCURSION

(Voir gravure)

Qui, des deux, s'amuse davantage ?

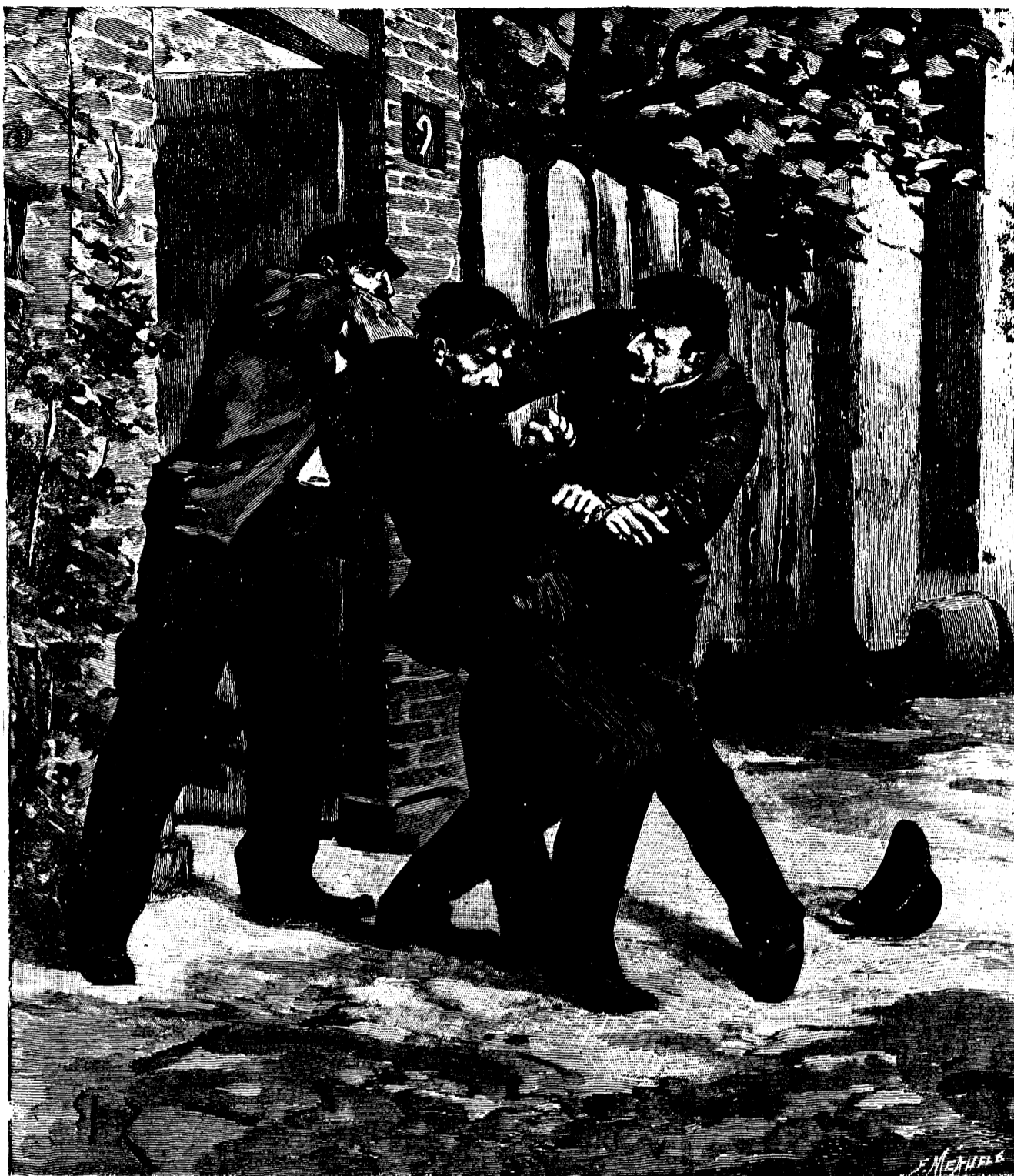
Est-ce la petite espiègle qui, du dos de son père a fait la monture, ou bien, est-ce le papa débonnaire qui s'est constitué la monture de sa gamine ?

Il y a gros à parier que ce brave homme d'ouvrier s'estime le plus heureux des mortels, chargé comme il est, du plus doux des fardeaux. Sa figure, illuminée d'une douce satisfaction, l'atteste à l'évidence.

Ici, assurément, ni la richesse, ni les révolutions sociales ne sont indispensables pour faire le bonheur.



EN EXCURSION



Le misérable se trouva instantanément réduit à l'impuissance. — Page 261, col. 2

# LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

## PREMIÈRE PARTIE

### LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

— Nous ne pouvons aller chez la patronne de Palmyre, fit Duclot, le fédéré n'est certainement pas là. Nous ferions chou blanc et nous éventerions notre mèche....

— Il faudrait connaître le domicile particulier de la repasseuse... répliqua Boulard....

— Bien entendu, car c'est là que le gredin s'est terré.... Laisse-moi faire.... J'ai un truc.... Avec un peu d'adresse, nous saurons ce que nous voulons savoir....

Bordier rentra, apportant la troisième bouteille du petit vin de Graves.

Boulard remplit les trois verres.

— Et comme ça, reprit Duclot, vous dites que ma sœur Palmyre est toujours chez les mêmes patrons....

— Parbleu ! En sortant d'ici vous n'avez qu'à y aller.... Vous y trouverez votre sœur....

— Ça ne serait peut-être pas convenable.... fit observer Boulard.

— Non.... appuya Duclot. Ça pourrait vexer les patrons qu'on aille la déranger dans son travail.... Faut de la circonspection....

— Pour sûr ! approuva le cabaretier. Moi ça ne me botterait pas du tout qu'on vienne relancer mes garçons dans mon établissement pendant le coup de feu, quand la clientèle donne....

—Si je savais son adresse, reprit Duclot, je lui écrirais un bout de billet pour la prévenir, car je ne veux pas être venu à Champigny sans la voir, quand je devrais attendre jusqu'à la sortie de son atelier... Vous ne sauriez pas où elle demeure, vous, patron, par hasard ?

—Non, répondit Bordier, mais ça peut se savoir....

—Comment ?

—Il y a présentement dans le bateau des laveuses qui doivent connaître Palmyre... Attendez....

Le cabaretier se leva, alla à une des fenêtres de la salle donnant sur la Marne au-dessus des places occupées par une dizaine de laveuses, se pencha au dehors et appela :

—Hé ! la Gilotte....

Les deux agents échangèrent un regard.

Une voix enrouée demanda :

—C'est-il vous qui m'appellez, papa Bordier ?

—C'est moi.

—Qu'est-ce que vous me voulez ?

—Connais-tu Palmyre la repasseuse ?

—C'te bêtise ! Pour sûr que je la connais....

—Sais-tu où elle loge ?

—Tout proche de chez moi.... rue Bretigny.... au numéro 9.... la masure au père Boutry....

—A quelle heure quitte-t-elle l'atelier ?

—A la nuit, mais je crois bien qu'elle ne travaille pas aujourd'hui....

—A cause ?

—J'sais point....

—Merci, la Gilotte....

—Y a pas de quoi !... Ben à vot' service, papa Bordier....

Le cabaretier referma la fenêtre et reprit, en revenant près des deux agents qui avaient entendu et qui se regardaient en souriant :

—Eh ! bien, vous voilà contents.... La rue Bretigny c'est une ruelle qui se greffe sur la rue de Paris, à l'entrée du village, et qui conduit aux champs.... En sortant d'ici vous n'aurez qu'à traverser la plaine. C'est un petit quart d'heure de mon bateau....

—Vous êtes un vrai homme, vous ! dit Duclot en serrant la main du pêcheur. J'vas donc pouvoir embrasser ma grande seu-seu et causer un peu de la famille ! Puisqu'elle ne travaille pas aujourd'hui nous allons la trouver dans sa boîte et nous l'amènerons déjeuner chez vous ! J'ai dans ma folle idée qu'on cassera le cou à un lapin soigné !

—Allons, ouste !! poursuivit Duclot en s'adressant à son collègue, vidons nos verres.... règle la dépense et tirons-nous des pattes !!

On trinqua une dernière fois, Boulard paya, et les deux agents se dirigèrent du côté de la rue Bretigny, en suivant les indications données par le père Bordier.

—La dénonciation déposée au commissariat de la rue de la Roquette est évidemment très sérieuse, dit Boulard, quand ils eurent fait quelques pas. La repasseuse Palmyre existe, donc nous ne nous trouvons point en face d'une fumisterie. L'ancien capitaine de fédérés est terré chez la belle, comme il y a tout lieu de le croire. Nous lui mettrons bien gentiment la main au collet, et nous ne rentrerons pas bredouilles....

—Mais si l'individu résiste ?... demanda Duclot.

—Nous ferons parler nos tubes, répondit Boulard en caressant dans sa poche un revolver de fort calibre. Si le gremlin fait du pétard, nous aboierons....

Les deux hommes cessèrent de causer et continuèrent leur route à travers champs.

Depuis qu'il s'était réfugié chez la repasseuse, Servais Duplat n'avait pas mis les pieds dans la rue.

A peine se hasardait-il à respirer dans l'étroit jardin situé derrière la bicoque et où se trouvait, enterrée sous un figuier, la bouteille renfermant ses valeurs,

Les choses convenues entre Palmyre et lui s'étaient ponctuellement exécutées.

La repasseuse se rendait comme de coutume à son atelier dès sept heures du matin.

Elle revenait déjeuner à onze heures, apportant des victuailles pour la journée.

A midi elle repartait, rentrait définitivement à sept heures et demie, et passait la soirée à édifier des projets d'avenir avec Servais Duplat.

Tous deux songeaient sérieusement à quitter Champigny à la fin de la semaine et à aller chercher en Suisse un asile inviolable.

Palmyre s'était procuré un indicateur des chemins de fer.

Servais étudiait avec soin, sur la ligne P.-L.-M., la route qu'il aurait à suivre pour gagner Genève sans risquer de se faire arrêter à la frontière par les agents ou les gendarmes.

Il avait tout calculé et les chances de réussite lui paraissaient certaines.

Le plan était bien combiné et d'une exécution très pratique.

Il ne s'agissait en effet que d'une promenade pédestre de quarante kilomètres pouvant se faire en deux jours sans la moindre fatigue.

Servais et Palmyre avaient aussi étudié la marche à suivre pour aller gagner le chemin de fer P.-L.-M., de manière à ne pas être plus inquiétés au départ qu'à l'arrivée.

Ils quitteraient Champigny la nuit, sans emporter le moindre colis ; ils gagneraient à pied Villeneuve-Saint-Georges en traversant Borneuil, Créteil et Maisons-Alfort.

Là ils prendraient le train omnibus passant à une heure du matin et à cinq heures et demie ils arriveraient à Mâcon d'où ils repartiraient presque immédiatement sur la ligne de Suisse.

Ces calculs achevés, ils attendaient avec une impatience mêlée de vague anxiété le moment d'agir.

S'ils n'étaient point partis déjà c'est que le ci-devant officier de la Commune voulait laisser se calmer un peu l'ardeur de poursuites et d'arrestations dont faisait preuve en ce moment la préfecture de police.

On était au jeudi.

Le samedi suivant avait été choisi pour le départ, jour d'encombrement spécial sur les voies ferrées, offrant une chance de plus de passer inaperçus.

Neuf heures du matin sonnaient au moment où les agents Boulard et Duclot quittaient le bateau-lavoir-restaurant.

Un quart d'heure auparavant Palmyre était sortie pour aller chercher des provisions.

Duplat se levait seulement.

Le gremlin avait fait la grasse matinée, fumant cigarettes sur cigarettes, la seule distraction qui lui fût permise dans le trou où il avait été heureux de se terrer.

A l'heure du déjeuner Palmyre lui apportait les journaux de la veille qu'elle parvenait à se procurer dans le pays.

Le nombre en était restreint, car les feuilles quotidiennes réapparaissaient lentement, les services se trouvant désorganisés de façon complète.

En s'habillant, Servais se demanda comment il allait tuer ses longues heures de solitude.

Il avait fouillé les tiroirs de tous les meubles et bouleversé de fond en comble les placards dans l'espoir d'y découvrir un bouquin quelconque.

Mais Palmyre professait à l'endroit de la lecture le plus profond mépris.

Aucun volume ne tomba sous la main du prisonnier.

Il reprit un journal déjà lu et se mit à le relire en continuant à fumer des cigarettes.

Boulard et Duclot arrivaient à l'angle de la rue de Bretigny.

Ils firent halte et embrassèrent d'un coup d'œil l'ensemble de la voie dans laquelle ils se trouvaient.

En avant et en arrière, personne.

—Bien calme par ici.... dit Boulard. Bonne affaire !

—Numéro 9, fit Duclot à son tour, ce doit être au milieu de la rue, car c'est le numéro 19 qui clôt ici la série des impairs.... il s'agit, nous, de n'en pas faire ! ajouta-t-il en riant. Si c'est dans une baraque à plusieurs locataires que loge la Margot en question, nous serons obligés de questionner, de nous renseigner.... Soyons prudents.... ne donnons aucun éveil.... Si, au contraire, elle habite une *piuule* seule, ça ira comme sur des roulettes.

—Commençons par aller voir. La ruelle n'est pas longue.

—Un mot encore....

—Dis....

—Si, en effet, la repasseuse ne travaille pas aujourd'hui, comme la femme du lavoir l'affirmait, il faudra nous occuper d'elle avant tout.... Un bon bâillon pour l'empêcher de crier s'il lui en prenait envie....

—Le cas est prévu. J'ai le bâillon dans ma poche.... Un icli foulard de premier choix....

—Maintenant, compère, en chasse !

Allons-y !....

Les deux agents avancèrent à pas comptés, en rasant les murailles.

Dans la ruelle, tout restait paisible.

Les volets des fenêtres étaient presque tous fermés et les portes, grandes et petites, hermétiquement closes.

Pas seulement un chat en maraude pour animer de sa présence ce coin désert.

Les collègues firent une certaine de pas et s'arrêtèrent en face de la maison de la repasseuse.

## LII

—C'est ici, dit Boulard à demi-voix en désignant la plaque d'émail bleu clouée sur un des poteaux dans lesquels s'enchâssait la porte, et indiquant le n° 9.

Duclot cherchait à plonger ses regards dans la petite cour au travers des palissades et des branches serrées de la haie vive dont les aubépines en fleurs répandaient dans l'air un parfum délicieux.

Une fauvette à tête noire babillait joyeusement sur un cerisier.

—La donzelle habite une villa ! quel chic !! reprit Boulard en ricanant.

—La Tour de Nesles ! appuya Duclot, mais l'habite-t-elle seule ?

—Vu les dimensions, c'est supposable....

—Alors, en avant la chanson....

Et Duclot, d'un vigoureux coup de poing, heurta le panneau de la porte.

A l'intérieur Servais Duplat sursauta.

Ce bruit inattendu lui semblait inquiétant.

Il prêta l'oreille.

On frappa de nouveau.

—Ce ne peut-être Palmyre qui rentre.... se dit l'ancien capitaine de fédérés, elle a une clef.... On doit se tromper, ou bien c'est quelqu'un qu'elle connaît et qui la croit chez elle.... quand le visiteur ou la visiteuse se sera meurtri les doigts en pure perte, il décampera.

Il aspira une bouffée de sa cigarette et se remit à lire.

Les agents s'impatientaient.

Boulard, se penchant vers son collègue, murmura :

—Est-ce qu'il n'y aurait personne dans la *pioule* ?

—Nous allons bien voir.... répliqua Duclot.

Et il appela :

—Monsieur Servaize !... Monsieur Servaize !...

Cette fois Duplat se leva d'un bond.

Une angoisse s'emparait de lui.

—Servaize.... balbutia-t-il, on vient d'appeler Servaize.... le nom que Merlin m'a donné.... m'a fait signer à la mairie du onzième.... un nom de son invention et que lui seul connaît.... Qu'est-ce que ça veut dire ?....

Pour la troisième fois on appela :

—Monsieur Servaize !....

Aucun doute ne pouvait subsister dans l'esprit de Duplat. C'était parfaitement à lui qu'on en voulait.

Il se dirigea vers la porte de la maison, l'ouvrit à petit bruit, et sans répondre il regarda l'huis extérieur auquel on frappait.

Entre le sol inégal et le bas de la porte il aperçut deux pieds chaussés de brodequins de gros cuir à semelles épaisses, sur lesquels tombait le bas d'un pantalon de toile bleue.

Duclot avait entendu la porte de la maison tourner sur ses gonds.

—Il y a quelqu'un, glissa-t-il tout bas à l'oreille de Boulard qui s'était prudemment effacé le long de la palissade.

Et de nouveau il cria :

—Monsieur Servaize ! ouvrez ! ouvrez vite ! C'est pressé et important.

L'ex-capitaine de la Commune se disait :

Ce n'est pas la voix de Merlin. Est-ce quelqu'un qu'il m'envoie ?...

Un tremblement nerveux l'agitait de la tête aux pieds.

Cependant l'incertitude était pour lui un tel supplice qu'il se décida à répondre par cette question :

—Qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

C'était la pire des maladresses

Duclot reprit, se croyant désormais sûr du succès :

—Je viens de la part d'un de vos amis....

—De Merlin ?... fit Duplat naïvement.

Le policier saisit la balle au bond.

—De Merlin, parfaitement.... répliqua-t-il aussitôt, ouvrez vite ! il s'agit de quelque chose de très sérieux pour vous.... il faut que je vous parle tout de suite....

La perplexité, l'angoisse de Duplat grandissaient.

—Attendez.... fit-il, je vais prendre la clef et vous ouvrir....

Il rentra dans la maison.

—Attention ! dit vivement Duclot à Boulard. Aussitôt la porte ouverte, saute-lui dessus et en avant le *coup du père François*.... Si nous n'étions pas les plus forts, en avant nos tubes.... Cassons-lui au besoin une patte.... Ça l'empêchera de courir....

—N'aie pas peur....

Boulard tira de sa poche un fort lacet de soie terminé par une boucle à l'une de ses extrémités et forma un nœud coulant, faisant du lacet un véritable *lasso*.

Des pas retentirent dans la petite cour.

Ils se rapprochèrent.

Une clef grinça dans la serrure et la porte s'ouvrit.

D'un bond Duclot se rua sur Servais et le saisit par les bras.

Boulard s'était élancé de son côté et, passant le nœud coulant autour du cou de l'amant de Palmyre, il le serra en faisant une pirouette.

Duplat poussa un hurlement de douleur et tomba à la renverse, à moitié étranglé.

Il râlait.

En une seconde Duclot lui mit les menottes aux poignets.

Le misérable se trouvait instantanément réduit à l'impuissance la plus absolue.

—Ça, vois-tu, mon vieux, ça s'appelle le *coup du père François* ! fit Boulard en desserrant la gorge du prisonnier. Ça y est ! Tu es *paumé*, mon garçon, et point de *rouspétance*, si tu ne veux pas qu'on te casse un abatis ou deux.... Tu vas nous accompagner bien gentiment à pattes jusqu'au chemin de fer, où nous te payerons une jolie seconde classe, comme à un bon bourgeois, pour rentrer à Paris.

Servais, le visage tuméfié, les yeux hors de la tête, se releva péniblement.

Pendant quelques secondes, la fureur lui fit oublier la prudence.

—Ah ! sales sergots, dit-il d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées, vous m'avez pris au piège.... Vous n'auriez pas osé m'attaquer en face, comme des hommes, lâches roussins que vous êtes ?.... Suppôts de l'Empire !

—Tu vas te taire, hein, bavard ! répliqua Duclot. Je te promets un passage à tabac de première classe, si tu continues ! Allons, suis-nous de bonne grâce, puisque tu ne peux faire autrement, et, si les choses se passent en douceur, notre procès-verbal ne te chargera pas trop....

L'ex-fédéré venait de reprendre son sang-froid. Il comprenait que tout acte de rébellion, soit en action, soit en paroles, ne pouvait qu'aggraver son cas déjà si grave.

Il avait donné tête baissée dans le traquenard qu'on lui tendait. Il s'était laissé pincer comme un imbécile....

Tant pis pour lui !

Il courba la tête et le plus profond, le plus immense découragement s'empara de lui.

Anéantis tous ses projets, tous ses espoirs, tous ses rêves ! A coup sûr, il avait été trahi, vendu, livré....

Par qui ?

L'hésitation à ce sujet lui parut impossible....

Le traître ne pouvait être que Merlin, un moucharid, un faux frère, un Judas !....

Oui, c'était Merlin qui le livrait aux conseils de guerre, il n'en doutait pas ! Merlin qui l'envoyait *au mur*, car seul il connaissait le nom de *Servaiz*, et seul aussi l'endroit où se cachait le fugitif....

La pensée ne lui vint même pas de soupçonner son véritable dénonciateur, Gilbert Rollin, ignorant d'ailleurs que Gilbert avait lu ce nom de *Servaize* sur le registre des naissances de la mairie du onzième arrondissement, et ne pouvant le deviner.

—Allons, allons, en route, mon gaillard, et d'un bon pas, commanda Duclot. Sinon....

Et, au lieu d'achever sa phrase, il montrait le canon d'un revolver.

Boulard en faisait autant de son côté.

Donc il fallait se soumettre et obéir sans le moindre retard.

Obtenir un sursis, ne fût-il que de quelques minutes, était impossible.

Servais Duplat devait s'éloigner en laissant enterré au pied d'un arbre, dans le jardin de Palmyre, la bouteille qui contenait sa fortune entière....

A quoi bon cette fortune désormais ?

Tout était fini pour lui !....

A quelle branche essayer de se raccrocher ?

Se réclamer de Merlin ?

Pourquoi faire, puisque Merlin venait de le livrer ? et d'ailleurs l'agent de Versailles lui avait dit : *Je te renierais carrément.... On te désavouerait....*

Servais n'avait à implorer aucun secours, à attendre de pitié de personne, il le comprenait bien, et son cerveau craquait sous l'afflux des pensées sinistres qui l'envahissaient.

—Marchons donc ! murmura-t-il. Au mur ? Allons-y ! C'est peut-être le meilleur.... On ne claque qu'une fois, et finis les embêtements....

Et il fit quelques pas très vite, comme s'il allait courir.

Duclot l'arrêta par le bras.

—En douceur ! lui dit-il, et point de blagues, si tu veux que nous ayons pour toi des égards jusqu'à ce que nous t'ayons rendu, franc de port, à la Grande-Roquette.

En entendant ces derniers mots, Servais frissonna de la tête aux pieds.

La Grande-Roquette !!

C'est là que le misérable avait commandé le feu sur l'archevêque de Paris et les autres otages....

Il serait infailliblement reconnu !

— Ne me faites pas languir. . . . balbutia-t-il d'une voix éteinte, conduisez-moi tout de suite à Versailles, puisque c'est là qu'on juge et qu'on fusille. . . .

L'ex-fédéré pensait :

— Peut-être, à Versailles, aurais-je une chance d'éviter la mort. . . .

Quant à la déportation, je m'en fiche. . . . on en revient ! . . . .

— On verra. . . . répondit Duclot en refermant derrière lui la porte de la maison de Palmyre.

— En route ! commanda Boulard.

Le petit groupe se dirigea vers les champs, suivit un sentier assez large conduisant à la Marne que les deux agents et leur prisonnier traversèrent en bateau, puis ils gagnèrent la gare de Champigny où ils prirent place dans un train montant vers Paris.

Servais Duplat s'était tout à coup enfermé en un mutisme absolu.

Malgré tout il voulait vivre, et il s'occupait à combiner un plan de fuite, guettant une occasion. . . .

Vain espoir ! l'occasion ne se présenta pas

On arriva à Paris où l'ex-fédéré fut conduit, non à la Grande-Roquette, mais à Mazas.

Le lendemain matin, avec une colonne composée de cent cinquante communards, accouplés deux par deux, trois par trois, Servais Duplat partait pour Versailles, le dos courbé, la tête basse, la rage et la haine au cœur, entre deux files de hussards, le mousqueton au poing, et de soldats de ligne formant l'avant-garde et l'arrière-garde.

Et l'immonde troupeau se traînait, soulevant la poussière de la route, butant aux aspérités du chemin, suant et geignant, recevant au passage des huées et des injures, et aussi plats, aussi vils, aussi lâches qu'ils étaient arrogants et affolés d'orgueil quand ils agitaient le drapeau rouge en essayant de brûler Paris ! !

### LIII

La lettre écrite par Gilbert Rollin au comte Emmanuel d'Areynes et que nous avons mise sous les yeux de nos lecteurs, avait été jetée à la boîte, à Paris, le 1er juin.

Quoique le service des postes ne fût pas complètement réorganisé, cette lettre devait à coup sûr arriver au château de Fenestranges le surlendemain de son départ.

Depuis que la Lorraine était évacuée en partie par les Prussiens, les habitants de la belle province avaient repris courage et cherchaient à oublier, dans le travail, les souffrances et les douleurs de la mère-patrie.

Entouré de soins et vivant dans une atmosphère calme, l'oncle d'Henriette n'avait eu à subir aucune nouvelle secousse.

Le mal était vigoureusement enrayé, et le vieillard semblait destiné à vivre longtemps encore.

Cependant, il conservait des suites de sa première attaque un ébranlement nerveux et un affaiblissement général qui donnaient parfois des inquiétudes au Dr Pertuiset.

Celui-ci, autant en ami qu'en médecin, ne manquait jamais de faire au comte Emmanuel une visite quotidienne.

Mes braves amis, disait-il parfois à Raymond Schloss et au vieux valet de chambre Pierre Renaud, nous ne conserverons M. d'Areynes qu'à la condition formelle de lui éviter toute émotion pénible et violente. . . . Ce que Dieu m'a permis de faire une fois, j'ai la certitude que je ne pourrais pas le refaire ! . . . . Notre cher comte a soixante-quinze ans passés. . . . à cet âge-là et après une première attaque de paralysie, la vie ne tient plus qu'à un fil que le moindre choc peut briser. . . . C'est à nous de lui faire une existence si paisible qu'il soit impossible à ce choc de se produire. . . .

Naturellement, les deux serviteurs suivaient à la lettre ces sages recommandations et se multipliaient pour éviter au vieillard la plus petite contrariété, l'émotion la plus légère.

On agissait avec lui comme on eût agi avec un enfant de santé chancelante.

Le comte Emmanuel ne s'en plaignait pas.

Il se laissait vivre paisiblement et sans secousse au milieu de ces dévouements.

Les conséquences désastreuses de la guerre et de la défaite, l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine à l'Allemagne n'éveillaient dans son âme qu'une pitié profonde.

Ses grandes colères s'étaient calmées.

Il se contentait de murmurer, les yeux pleins de larmes :

— Pauvre pays ! . . . . malheureuse France ! . . . .

Par une lettre de l'abbé d'Areynes, écrite de Versailles, il avait appris les sanglantes tragédies de la Commune.

Il en parlait sans emportement au Dr Pertuiset, pendant leurs longues causeries.

Une nouvelle l'avait plus vivement et plus douloureusement im-

pressionné que toutes les autres : c'était celle des arrestations de prêtres, chaque jour plus fréquentes.

A partir de ce moment, une pensée obsédante ne quitta plus son cerveau un peu affaibli.

— Pourvu que Raoul ne commette pas l'imprudence de rentrer à Paris, se répétait-il sans cesse, ces misérables me le tueraient ! . . . . Cher Raoul, cher enfant bien-aimé, comme il aurait mieux fait de ne pas nous quitter ou de revenir auprès de nous !

Dans la lettre adressée à son oncle par le vicaire de Saint-Ambroise, celui-ci n'avait point manqué de parler d'Henriette, décrivant sa misère en termes émus, vantant son courage et sa résignation, s'étendant sur ses souffrances et ses privations pendant le siège, et sur l'affaiblissement, résultat fatal de ces privations et de ces souffrances.

De Gilbert Rollin il n'avait dit que peu de chose, se contentant d'affirmer que le mari d'Henriette se gardait bien de pactiser avec l'insurrection, ce qui devait, croyait-il, lui servir dans l'esprit du vieillard.

Le comte Emmanuel s'était attendri en lisant les passages où il était question de sa nièce, mais les quelques mots relatifs à Gilbert lui avaient fait froncer le sourcil.

Sa rancune ne désarmait pas.

Le mari d'Henriette était un être odieux méritant toute sa haine et son mépris.

Il ne lui pardonnerait jamais.

En somme, nous le répétons, un calme profond régnait au château de Fenestranges.

Raymond Schloss et Pierre Renaud s'arrangeaient pour ne jamais laisser leur maître seul plus de quelques instants.

Tous les matins Raymond descendait au village et passait à la poste pour y prendre les lettres et les journaux adressés au comte.

On gagnait ainsi près d'une demi-heure sur l'arrivée au château du facteur rural.

Impatient de nouvelles, M. d'Areynes voulait décacheter ses lettres et lire ses journaux avant l'heure réglementaire de la distribution.

Le matin du 3 juin, le courrier du comte était plus volumineux que de coutume.

Il se composait de cinq ou six lettres, outre les feuilles quotidiennes et périodiques.

Après avoir reçu ce courrier des mains de Raymond Schloss, Pierre Renaud le déposa sur une petite table devant son maître, prit ses ordres et se retira pour les exécuter.

M. d'Areynes était assis dans un large fauteuil à dossier armorié, près du grand vitrail donnant sur le parc, dans ce même hall où nous l'avons vu pour la première fois au début de ce récit, et où il avait failli mourir, foudroyé par un coup de sang, à la suite d'une crise de colère causée par la nouvelle de nos défaites successives et de la marche en avant de l'ennemi.

Le comte prit les lettres que le valet de chambre venait de placer en face de lui, et se mit à trancher les enveloppes les unes après les autres, lisant préalablement la suscription de chacune d'elles, cherchant à reconnaître les écritures, et désireux avec ardeur trouver celle de l'abbé Raoul d'Areynes.

L'écriture de la quatrième adresse le frappa.

Il interrogea le timbre de la poste apposé sur l'enveloppe et il lut : *Paris*.

— Paris ? . . . . murmura-t-il, ce n'est pas de Raoul. Ce ne sont point là ses pattes de mouche. Cette écriture ne m'est point tout à fait inconnue. . . . on dirait. . . . oui, on dirait celle de Gilbert Rollin.

Le comte eut un tressaillement nerveux.

— C'est peu vraisemblable, cependant, poursuivit-il ; ce Gilbert ne s'illusionne pas sur la nature des sentiments que j'éprouve pour lui. Pourquoi se permettrait-il de m'écrire ? . . . .

Comme réponse à cette question la pensée du comte se tourna vers Henriette.

Une inquiétude soudaine le mordit au cœur.

Ses doigts furent agités d'un petit tremblement tandis qu'il tranchait en toute hâte la partie supérieure de l'enveloppe et en retirait la lettre.

De sombres pressentiments s'emparaient de lui.

Ses yeux cherchèrent la signature.

C'était bien celle de Gilbert Rollin.

Je ne m'étais pas trombé, murmura-t-il, et il lut.

Tandis qu'il parcourait les premières phrases, un sourire d'ironie méprisante plissa ses lèvres.

Il pensait :

— Quel tartufe que cet homme ! Espère-t-il donc que je serai de nouveau sa dupe ?

Puis il continua sa lecture, fort mal disposé pour ce qui allait suivre.

La nouvelle de la naissance d'une petite fille effaça cependant cette impression.

*A suivre*

CHOSSES ET AUTRES

—On faisait usage des balais, en Egypte, 2,000 ans avant Jésus-Christ.

—Il y a 170,000 enfants, en Angleterre, qui travaillent dans les fabriques l'avant-midi et qui vont en classe l'après-midi.

—En Arménie, depuis 1850, on a érigé seize diocèses, et 200,000 personnes se sont converties à la foi catholique.

—Les compagnies de tramways, de New-York, emploient encore 6,000 chevaux, à part les voitures mues par l'électricité.

—Le bureau de la marine des Etats-Unis a constaté que l'aluminium ne vaut rien pour la construction des navires destinés à la mer.

—Li Hung Chang, le premier confident de l'empereur de Chine, est l'homme le plus riche du monde entier. Il a une fortune de \$500,000,000.

—On a découvert un insecte, au Japon, qui anéantira complètement la mouche à patate, comme on en a trouvé un en Australie qui a purgé les orangers du sud de la Californie de la larve noire.

—Le Théâtre Royal est certainement en train de donner à ses habitués un régal de belles et bonnes choses. Pour cette semaine, il met sur l'affiche cette nouvelle comédie-farce, *Town Topic*, dont la musique a été spécialement composée pour lui. Par conséquent ceux qui pratonisent ce lieu d'amusement ne s'ennuieront pas d'entendre ce qu'ils n'ont jamais entendu.

—D'après certaines récentes statistiques sur le prix d'entretien, l'Anglais dépense en moyenne \$48 par année pour provisions, le Français \$47, l'Allemand \$42, l'Espagnol \$33, l'Italien \$24 et le Russe \$23. De viande, l'Anglais en mange 109 livres par année, le Français 87, l'Allemand 64, l'Italien 26, et le Russe 51. De pain, l'Anglais en consomme 380 livres, le Français 540, l'Allemand 560, l'Espagnol 480, l'Italien 400, et le Russe 635.

—On écrit de l'Alaska, dit le *Temps*, d'Ottawa, les détails effrayants d'un drame qui s'est déroulé à Alegarik, près de Mont Saint-Elias.

Les sauvages de l'endroit manufacturent avec du sucre brut, un alcool deux fois plus fort que le nôtre, qu'ils ingurgitent à grands traits. Leur enivrement est très pénible. Il y a quelques jours, un sauvage de la tribu des Kaki était à distiller ce poison. Il en buvait fréquemment. Quand il fut ivre, il se coucha près de son feu de fagots, la tête tout près de son foyer. Dans son sommeil, les gaz qui s'étaient accumulés sur son estomac se dégagèrent soudain et prirent feu. Le sauvage se leva en poussant un hurlement. La douleur le terrassa aussitôt. Son aspiration avait communiqué le feu à l'estomac. Les voisins arrivèrent, mais ne purent rien faire. La victime se tordait dans le paroxysme de la douleur. Il exhalait de la fumée et du feu. Il mourut en criant comme un désespéré. Son corps fut réduit en cendres.

JEUX ET RECREATIONS

PHRASE ANAGRAMME

Trouver dans les lettres de la phrase suivante le titre d'une fable de Florian :

*Chat s'écarte de l'eau*

LOGOGRIPHE

Sur Six pieds, chers lecteurs, par un doux Je porte un voile blanc, [privilege], Et sur Cinq, à mon tour, d'une mante de J'environne le champ. [neige]

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE NO 590

Charade.—Ver tige.  
Logogriphe.—Fève et Eve.

ONT DEVINE :

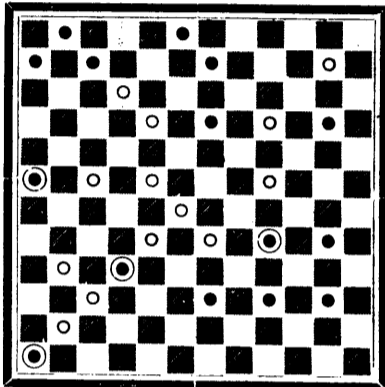
Mlle Schayer, Montréal ; Arthur Bel, Valleyfield ; Mlle Hortense Demers, St-Sébastien ; Mlle Alma Lauzon, Henryville ; Hector Dalpe, Manchester ; Mlle Marie-Louise Papillon, Mlle Léona Dussault, Portneuf ; Mlle Bernadette Hébert, Québec ; Deux grosses têtes, Ste-Cunégonde ; G. T., Mont-Falls.

TOURNOI D'ECHECS  
QUINZIÈME RONDE

Noms	Gagnées
Lasker.....	12
Tschigorine.....	12
Pillsbury.....	11½
Steinitz.....	9
Walbrodt.....	9
Bardeleben.....	8
Tarrash.....	8
Mason.....	8
Schlechter.....	7½
Blackburne.....	7
Schiffers.....	7
Bird.....	7
Pollock.....	7
Burn.....	6½
Teichmann.....	6
Albin.....	6
Janowski.....	6
Marco.....	5½
Tinsley.....	5½
Gunsberg.....	5
Mieses.....	4½
Vergani.....	3

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME DE DAMES No 173  
Composé par M. Napoléon Brochu, Lévis  
Noirs—15 pièces



Blancs—13 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 171

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
44	37	26	43
52	47	27	29
51	46	29	42
70	64	42	70
50	45	70	68
45	38	68	32
25	1	13	26
1	60	43	62
69	56 gagnent.		

Solutions justes par MM. Nap. Brochu, Lévis ; E. Pilon, J. P. Cousineau, Ottawa ; P. Duplessis, Williamsville, Conr. ; Louis Paradis, Montréal (Envoyez-nous vos problèmes).

A CORRIGER

Dans le problème No 172, le pion 51 doit être à 53.

Cie d'Exposition de Montréal

— LA PLUS —  
GRANDE EXHIBITION  
DE LA PROVINCE

SERA TENUE DU  
12 au 21 SEPTEMBRE 1895

Exhibits de première classe. Bétail, Agriculture, Horticulture Industrielle.

EXHIBITION DE CHIENS  
Superbes attractions.  
Ascensions de ballons.  
Musiques militaires et autres.  
Attrayante mise en scène.

Courses de bicyclettes.  
Courses au trot et au galop.  
Navires de guerre dans le port.  
Brillantes illuminations.  
PRIX REDUITS sur tous les chemins de fer.

S. C. STEVENSON,  
Gérant et Secrétaire.



ACADEMIE DE COUPE  
DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
187, RUE SAINT JACQUES  
ROYAL BUILDING MONTREAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162  
(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER  
TÉLÉPHONE No 2113

CADEAU AUX LECTEURS DU  
"MONDE ILLUSTRÉ"

Bon pour un Numéro du Journal de Modes LA SAISON, le seul au monde donnant 100 Gravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :

la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES de POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

POUDRE  
— POUR —  
LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE  
216, SAINT-LAURENT  
MONTREAL

J. G. A. GENDREAU  
CHIRURCIEN-DENTISTE

20, RUE ST-LAURENT, Montréal

Extraction de dents sans douleur, par l'électricité et par anesthésie. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

VIN DE VIAL  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA

Tonique puissant pour guérir : ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE, ÉPUISEMENT NERVEUX

Aliment indispensable dans les GROSSESSANCES DIFFICILES. Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France. ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS. S'adresser à C. ALFRED CHOUILLON, Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 24 août 1895

47,876

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques  
MONTREAL



**ANNONCE IMPORTANTE DE**  
**John Murphy & Cie**  
**NOUVELLES ~**  
**MARCHANDISES**

Nous recevons tous les jours de nouvelles marchandises de notre importation de l'automne.

15 caisses nouveaux manteaux, comprenant un grand choix de nouvelles collerettes Golf, en tweed et en serge reversible.  
 Très jolie collerette Golf en tweed reversible depuis \$3.85.

Nouveau tweed reversible, pour collerette, les dernières nouveautés.

**- AUSSI -**

5 caisses étoffes pour robes, haute nouveauté de Paris.  
 3 caisses bas assortis.

**CHALES ! CHALES !**

Assortiment complet de châles en cashemire noir.  
 Châles en laine, fantaisie, couleur pile, pour soirée.  
 Châles de voyage pour dames et messieurs tous marqués aux prix du gos.

**John Murphy & Cie**

2343 Rue Sainte-Catherine  
 Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix  
 TÉLÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

**C. LAVALLÉE**

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT  
 MONTRÉAL

**Un LEZARD**  
**DANS L'ESTOMAC**

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac, je me sentais très faible et étais affligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mon mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racinages, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT, Polisseur, 156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

**Z. BRABANT**  
 HERBORISTE  
 2242, Rue Notre-Dame, Montréal

— PRODUITS DE LA —

## GRANDE CHARTREUSE

**LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.**

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :


POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS

Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES  
 de MONTRÉAL (limitée).



**LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE**

*Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes*

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

**Bureaux : 210, rue St - Laurent**

TEL. BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours,

1 PRIX DE .....	\$1,000.00
1 " " .....	400.00
1 " " .....	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

**PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS**

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de 3c en timbres pour frais de port.

**HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS**

238 et 242 Rue Cadieux  
 Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1893 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphimanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

**MESDAMES**

Toutes les dames élégantes  
 Emploient. . . . .

**" CREME LA SIMON "**



Mme ADELINA PATTI dit :  
 " Elle est sans pareille. "

Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons Gercures Engelures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

**G. ALFRED CHOUILLOU, Montréal**

**J. B. C. TRESTLER L.C.D.**

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou cellulose. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

**GEORGE VIOLETTI**

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 11½ RUE GOSFORD  
 MONTRÉAL

*Laprie & Laviigne*  
**Le PHOTOGRAPHES**  
 360 RUE ST-DENIS

PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES  
 PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,  
 PASTEL, ETC. ETC.  
 TELEPHONE 7283

**AUX DAMES**

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

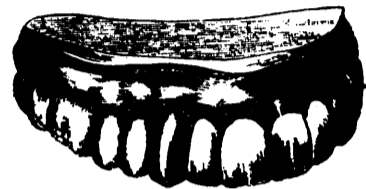
Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

**DENTISTE**

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**La Nouvelle Revue**  
 18, Boulevard Montmartre, Paris.  
 Directrice : Madame Juliette ADAM

PARAIT LE 1 <sup>er</sup> ET LE 15 DE CHAQUE MOIS	
11 mois	1 an
50 <sup>fr</sup>	26 <sup>fr</sup>
56 <sup>fr</sup>	30 <sup>fr</sup>
62 <sup>fr</sup>	32 <sup>fr</sup>
67 <sup>fr</sup>	37 <sup>fr</sup>

On s'abonne sans frais dans les bureaux de la Société française de France et de l'étranger.

**LA REVUE HEBDOMADAIRE**

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMI-GNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant

**PATENTS**  
 PATENTS, TRADE MARKS  
 COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$1.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.